

<b>Zeitschrift:</b>	Revue Militaire Suisse
<b>Herausgeber:</b>	Association de la Revue Militaire Suisse
<b>Band:</b>	67 (1922)
<b>Heft:</b>	2
<b>Artikel:</b>	Quelques remarques intéressant la préparation à la guerre et la mise en œuvre de la batterie et du groupe
<b>Autor:</b>	Kuntz
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-340548">https://doi.org/10.5169/seals-340548</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 01.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Quelques remarques intéressant la préparation à la guerre et la mise en œuvre de la Batterie et du Groupe.

---

### CHAPITRE Ier

#### Personnel.

La puissance d'une batterie réside avant tout dans la valeur de ses cadres, officiers et sous-officiers.

Quatre officiers sont, en principe, nécessaires à la vie tactique de l'unité. C'est ce qu'ont possédé les batteries allemandes, au moins au début de la guerre, et, en tout temps, les batteries anglaises. Beaucoup de celles-ci étaient même, en réalité, commandées par un major secondé par un capitaine et 3 lieutenants.

Le commandant de la batterie, *qui est avant tout un technicien*, doit se consacrer exclusivement au rendement tactique de ses pièces. Ce thème, dont l'importance est de tout premier ordre sur le champ de bataille, est assez vaste pour absorber les plus brillantes activités.

Il ne faut plus pour ce chef, qui est la tête de la batterie, d'arrière-souci d'administration.

Tout l'effet de l'artillerie découlant de la puissance et de la masse, le groupe, en principe, n'est pas destiné à être morcelé. Les questions purement administratives peuvent donc être réglées par un officier de détails, adjoint au commandant du groupe, pour l'ensemble du groupe.

Le capitaine a toujours pour principale mission de *préparer, diriger et commander* le tir. Il se tient généralement à l'observatoire principal, et le lieutenant en premier, à la position de batterie pour maintenir la discipline du feu. L'autre lieutenant est employé à l'observatoire secondaire ou aux liaisons. Enfin le troisième officier est détaché à la colonne

légère ou à l'organe de premier ravitaillement en munitions de la batterie ; il a pour mission de lotir et garer les munitions destinées à la batterie. La batterie doit, en effet, être constamment en état d'ouvrir un feu instantané sans réglage préalable sur un objectif quelconque. Cette condition entraîne le lotissement des munitions par batterie et non par groupe. Toutes les expériences, où cette opération s'est pratiquée par groupe, ont donné lieu à des mécomptes.

Ce troisième officier, qui joue en quelque sorte le rôle d'artificier, est ainsi à même de filtrer les munitions et de refouler celles qui présenteraient un défaut de fabrication, cas assez fréquent en campagne, étant donné l'immense surproduction.

Le rôle de l'orienteur est devenu très important, car il est de toute nécessité qu'une batterie soit parfaitement relevée avant l'arrivée des pièces sur le terrain. Il a été institué pendant la campagne des cours pour officiers orienteurs. Ils ont rendu de très grands services, mais ceux-ci auraient été multipliés si, en fin de stage, les résultats avaient été contrôlés par des notes et un classement. Dans toute école, l'émulation, et, au besoin, les sanctions ne doivent jamais être négligées.

Enfin il est bon de placer auprès du commandant de groupe, en qualité d'adjoint, un officier mûr dans la carrière. Trop souvent ont été détachés à cette fonction de jeunes officiers de réserve ignorant à peu près tout de la pratique et surtout des besoins de la troupe.

Pendant la guerre, le souci constant d'assurer le recrutement des cadres a fait donner un essor magnifique aux organes d'instruction des élèves-officiers. Ceux-ci, sélectionnés dans la batterie aux différents cours des élèves-gradés et entraînés suivant une progression de travail spéciale, recevaient tant à Fontainebleau (1915-1916) qu'aux C. P. A. de Sézanne et de Joigny un excellent complément d'instruction. Le mérite de ces écoles a été de ne pas s'enfermer dans une documentation intellectuelle théorique. L'enseignement a été essentiellement *pratique*, basé sur les situations réelles du champ de bataille. Les écoles à feu ont été comparables à celles à exécuter plus tard contre les organisations de l'ennemi.

Toutefois, il y a lieu de remarquer que, dans la pratique

du champ de bataille, officiers d'artillerie et officiers d'infanterie sont de plus en plus appelés à opérer en liaison intime. Il est donc désirable que les écoles d'instruction des différentes armes ne soient pas compartimentées en cloisons étanches. Il importe que toutes les portes soient ouvertes et que le même air circule librement. Nous exprimons donc le désir que, tout en conservant la spécialité de chacun (la loi de la guerre est, en effet, plus que jamais la division du travail), les élèves-officiers d'artillerie et les élèves-officiers d'infanterie soient réunis dans un même centre, un grand camp d'instruction par exemple. Il n'est pas de technique de combat qui ne nécessite de larges connaissances des tactiques d'armes voisines. Ce procédé est indispensable pour donner aux uns et aux autres les notions suffisantes et pour jeter les premières assises de cette liaison *par le cœur* qui a sa base dans la confiance mutuelle et qui restera toujours le grand secret du succès des entreprises collectives humaines.

Nous ajouterons également, dans ce domaine de l'instruction, que l'expérience de la guerre s'oppose, pour le gros de la troupe d'artillerie, aux deux spécialisations classiques de conducteurs ou de servants. Il est bon que ces deux catégories soient rigoureusement interchangeables. Il a été fait l'objection que le matériel, canon et cheval, qui passe ainsi alternativement suivant les rotations du service, par plusieurs mains, serait négligé quant à l'entretien. Cette question d'ordre intérieur, et par suite secondaire, ne saurait primer l'intérêt du service ni diminuer l'utilisation du personnel. C'est l'affaire du cadre sous-officier de la batterie, et en particulier du chef de pièce, de prendre telles dispositions pour dégager leur responsabilité qui, dans l'espèce, doit être nettement établie.

L'élite de la troupe sera triée, après avoir été confirmée dans le double rôle du canonnier (conducteur et servant) et destinée à alimenter les spécialistes proprement dits de la batterie (pointeurs, artificiers, téléphonistes, mitrailleurs). L'organisation doit pouvoir donner un recrutement assuré *en temps de guerre*. Il faut soigneusement éviter de pourvoir aux vacances au moyen de renforts venus au fur et à mesure des dépôts où ils auront été hâtivement instruits par des cadres

de fortune. Il s'agit de prévoir dans les contingents de complément une réserve de ces spécialistes, qui sont les véritables metteurs en scène des pièces, comme il est prévu une réserve de cadres. Cette réserve sera constituée par tous les spécialistes instruits dans le temps de paix et qui n'auront pu être nommés brigadiers sous-officiers.

Cette hiérarchie, obligatoire pour tous et accessible seulement par voie de sélection :

canonnier	(conducteur et servant)
spécialiste	{ pointeurs artificiers téléphonistes mitrailleurs
brigadier	
sous-officier	
chef de pièce	

aura l'avantage de laisser souffler dans le rang entier un vent d'émulation qui haussera le niveau général des individus.

L'instruction du personnel de la batterie ne se borne pas seulement à l'étude du programme purement d'artillerie. Les procédés de combat de l'infanterie doivent être connus de tous. Chacun doit pouvoir lancer parfaitement une grenade ou être immédiatement utilisable comme travailleur de tranchée (tracés, profils, terrassements, poses de fil de fer, protections diverses, etc...).

Les nécessités de la bataille moderne, les innombrables surprises qui foisonnent dès que le contact avec l'ennemi est établi (guerre de mouvement), qui pullulent dans le système des fronts stabilisés, rendent désuète la formule classique du soutien d'infanterie. Déjà avant la guerre, il n'était pas de manœuvre, petite ou grande, où la critique n'ait largement fulminé contre les malentendus ou les malfaçons d'ajustage de l'artillerie et de son soutien d'infanterie. Ce qui était déjà difficile sur le bon terrain de manœuvres, calme et conciliant, du temps de paix devient un agencement extrêmement délicat dans la bataille. La prudence élémentaire conseille à l'artillerie de méditer le vieux dicton : « On n'est jamais aussi

bien servi que par soi-même ». Le premier soin de tout chef de troupe étant d'assurer *en toutes circonstances*, la sécurité tactique de ses hommes, il semble opportun que le commandant de groupe ou de batterie prévoit, sur ses propres ressources, les moyens d'auto-protection. Il semble donc judicieux d'étudier l'emploi éventuel en tant que *section de mitrailleurs* du personnel suivant de la batterie :

- 1 sous-officier spécialisé (ancien sous-officier éclaireur par ex.)
- 2 pointeurs
- 4 servants.

Plus encore que dans l'infanterie, en raison même de ses nombreuses spécialités, le rendement de la batterie est en raison directe de l'effectif des présents. L'habitude prise d'assurer au cours de la campagne un roulement régulier de permissionnaires suivant un pourcentage allant en moyenne de 5 à 20 % suivant les circonstances, les indisponibilités inhérentes aux conditions hygiéniques particulièrement moins bonnes dans une guerre où la stabilisation devant les fronts fortifiés joue un grand rôle, la nécessité d'entretenir un personnel secondaire indispensable à la vie de l'unité (bottier, tailleur, coiffeur, cuisiniers, ouvriers en fer, brancardiers, etc...) font désirer un relèvement de 10 % environ des tableaux d'effectifs de guerre de la batterie. Dans l'infanterie, si cinq hommes manquent dans une escouade, les dix restants n'ont qu'à mettre un peu plus de cœur à l'ouvrage et l'ennemi ne s'apercevra pas de la différence. Le grenadier lancera 25 grenades au lieu de 20 à la minute, le terrassier activera ses coups de pioche, le guetteur restera un quart d'heure de plus en faction, X remplacera indistinctement Y et accomplira, somme toute, le même travail au pied levé avec le même rendement. Dans l'artillerie, arme de rapidité et de précision, les rôles individuels sont beaucoup plus délicats. Ils tiennent les premières places dans l'équilibre de la bataille. Dans l'infanterie, tout le monde est à peu près du même rayon ; dans l'artillerie, ce n'est pas sans inconvénient que l'on fait passer, dans l'action du champ de bataille sans remise en mains préalable, du rayon forge par exemple au service direct de la pièce. Une plus forte ossature des organismes principaux de la

batterie donnera le feu destiné à parer aux vacances périodiquement renouvelées.

Il serait bon également, en vue des mutations que les circonstances font prononcer d'une unité à l'autre, qu'en dehors du livret matricule toujours lent à parvenir par les voies administratives régulières, chaque homme possède une fiche particulière (parcheminée par souci de conservation) et mentionnant en quelques lignes la valeur militaire de l'intéressé, sa conduite générale, son aptitude physique, ses qualités morales et enfin les emplois spéciaux susceptibles d'être convenablement tenus. Cette fiche, remise à l'homme à son départ, réclamée dès l'arrivée, permettra la meilleure et la plus rapide utilisation du personnel. Dans une arme, dont toute la puissance est faite de soudaineté et de précision et où la technique tient une si large place, l'opportunité ne se discute pas de mettre le plus rapidement possible: « *the right man in the right place* ».

Cette fiche, enfin, conservée, à la cessation des hostilités et à la démobilisation du personnel de complément, par le dernier commandant d'unité permettra à celui-ci de répondre plus tard avec certitude aux multiples demandes de renseignements sur la manière de servir dont il est assailli par les dépôts à propos d'hommes dont sa mémoire ne peut garder le souvenir exact.

A ce propos, il convient de remarquer que, dans la batterie, plus qu'ailleurs, il est indispensable d'expurger rapidement les mauvais éléments. Chacun, dans la mise en œuvre collective de la pièce, travaille selon un rite bien défini et, pour ainsi dire, particulier. C'est un communisme où les actions individuelles, au lieu d'être parallèles comme dans l'infanterie (vingt grenadiers lancent une grenade : s'il se trouve un maladroit ou un paresseux sur le nombre, la répercussion sur l'ensemble sera peu sensible) sont, dans l'artillerie, successives. Si bien qu'une malfaçon à un degré quelconque ricoche sur toute une série d'opérations ultérieures : peu importe que le pointeur soit habile, le tireur actif; si le pourvoyeur est négligent le service tout entier de la pièce laisse à désirer.

C'est pour cela qu'il nous paraît nécessaire de maintenir

et généraliser les sections de discipline. Le souci de se débarrasser à tout prix des canonniers tarés est si grand que certains commandants de groupe ou de batterie n'ont pas hésité à faire taire leurs scrupules de « probité commerciale ». Il nous est revenu que dans quelques divisions où des entraves avaient été apportées au jeu des sections de discipline, les canonniers indésirables étaient réservés en lots par leurs commandants de groupe pour les plus prochains envois à destination de l'armée d'Orient. Au Maroc, où nous avons longtemps servi mais où les sections de discipline avaient toute la sympathie d'un commandement énergique et averti, cet esprit d'enrossement du voisin était, on peut le dire, inconnu.

On a discuté, à propos précisément de la récupération du personnel, de la possibilité de supprimer les trompettes de batterie (4 par unité). L'homme, n'étant pas une mécanique mue par un cerveau industrialisé, mais étant riche au contraire de nerfs et d'âme, il convient de surveiller minutieusement tout ce qui est susceptible de favoriser la provision d'énergie morale *sans laquelle on ne fait jamais rien de bon*. De toute antiquité, le guerrier, même chez les hordes barbares et frustes, a aimé le bruit et les fanfares. Une autre passion du soldat, celle de la couleur et du brillant, a dû disparaître devant les nécessités sans réplique du feu. Maintenons-lui au moins la satisfaction des gammes guerrières qui jaillissent tout à coup en fusée dans la monotonie des cantonnements. Les contingences, qui ont trait au moral, l'éternel levier de la nature humaine, ont un caractère sacré. Il n'y faut porter qu'une main prudente après de mûres réflexions. Les soldats exposeront d'autant plus volontiers leur vie que le chef saura rendre celle-ci plus gaie à l'arrière. Ces quatre trompettes de batterie, rien en apparence, sont en réalité le petit noyau autour duquel gravite l'instinctif besoin d'exaltation enfoui au fond de chaque âme, même la plus simple, la plus fermée, semble-t-il, aux choses immatérielles. Ces trompettes auront un chef ; celui-ci, sous l'impulsion d'en haut, groupera les bonnes volontés que l'on trouve toujours dans une réunion de deux cents hommes et, bientôt, les airs populaires, les refrains favoris mettront la joie au cœur des hommes et, par

eux, seront oubliés les durs moments de la veille et les perspectives, peut-être plus dures encore, du lendemain. Et ainsi sera résolue une partie du plus beau et plus difficile problème militaire ; armer le moral de la troupe et l'élever jusqu'au sacrifice.

## CHAPITRE II

### **Matériels.**

Si les différents matériels employés au cours de la guerre dans l'artillerie de campagne et l'artillerie lourde hippomobile :

- canon de 75,
- canon de 105 L. Schneider,
- O. C. 155 Schneider, Mod. 1915,
- O. C. 155 Schneider, Mod. 1917,

ont généralement satisfait, surtout le dernier (artillerie lourde courte des Divisions), aux conditions requises aujourd'hui :

- facilité de déplacement,
- rapidité de tir,
- précision dans les résultats,

les munitions ont donné lieu à l'observation générale que les douilles ne garantissent pas une conservation suffisante de la poudre.

Il faut tabler, en effet, pour une raison ou pour une autre, que le mauvais temps est la caractéristique athmosphérique normale sur les fronts d'opérations. Tout le monde a vu l'arrivée des ravitaillements de munitions aux dépôts de première ligne ; les caisses, maintes fois manutentionnées, parviennent à demi disloquées. Elles restent de longs jours exposées aux intempéries, mal défendues par une simple toile camouflée, souvent usagée et perméable. Caisses de douilles et obus sont plongés dans un véritable bain de boue. Plus le secteur est actif et, par suite, plus les approvisionnements sont importants avec moins de temps disponible pour les aménagements, et plus le tableau précédent doit être accentué. Et c'est précisément la phase de la bataille où le moindre à-coup, comme ceux qu'entraîne la mauvaise conservation des munitions, est particulièrement regrettable.

Il en résulte, qu'à la douille incommodé doit se substituer, pour tout matériel organique de division ou de corps d'armée dont les munitions ne sont pas encartouchées, le système de la gargousse enfermée dans une caisse en tôle étanche. D'autre part la charge se pèse ainsi plus aisément ; la rapidité du tir est favorisée. On réalise en outre, par la suppression de la douille, une notable économie de cuivre et de zinc.

L'entretien du matériel, facile en temps de paix, infiniment plus difficultueux en campagne, doit, dans ce dernier cas, retenir l'attention constante et *personnelle* de tous, depuis le simple servant jusqu'au commandant de batterie. La seule présentation du matériel à une inspection permet de juger la plupart du temps de la valeur d'un groupe et de son cadre. Que de fois un éclatement de pièce, mis sur le compte d'un défaut de fabrication de la cartouche, était la conséquence, en réalité, d'un entretien négligé. Nous nous sommes trouvé, à diverses époques de la guerre, en contact prolongé avec des batteries de campagne. Les unes n'étaient jamais complètes par suite de la mise hors de service d'un certain nombre de pièces avec, naturellement, casse dans le personnel servant. D'autres, constituées cependant du même matériel, restaient en action, intactes, des mois et des mois. Seulement, nous nous rendions parfaitement compte que, dans ces dernières, le commandant de batterie ou le lieutenant en 1<sup>er</sup> assistait, chaque matin, personnellement, à l'entretien du matériel. C'est ainsi que nous avons vu appliquer une méthode très simple qui mérite d'être diffusée : au cours du tir, après chaque coup, un servant passe rapidement dans l'âme un coup d'écouvillon dont le manchon est imbibé à parties égales de graisse consistante et d'huile oléo-naphte. Ce procédé est surtout à recommander avec les obusiers dont il développe la précision du tir. Enfin, il est bon de savoir que l'injecteur Vermorel, qui se trouve partout sur le front, se prête parfaitement au refroidissement rapide des pièces. L'improvisation hâtive des usines de fabrication de munitions, l'inraisemblable développement des besoins à satisfaire rendent toute naturelle la constatation d'un déchet dans les livraisons. C'est le sort commun des travaux en série quand, faute de temps, le contrôle ne peut

être assez serré et méticuleux. Cependant la fréquence de certaines imperfections doit être signalée, car elle dénote un vice originel qu'il est possible d'améliorer.

C'est ainsi que nous avons été frappé, au cours des progressions, du nombre relativement élevé d'obus de 155 F. A. munis de fusées I. A. qui se rencontraient brisés par le milieu et dont une moitié, presque toujours le culot, était demeurée inerte et entière. Il y avait eu assurément solution de continuité dans le corps de l'explosif. Cet inconvénient, dû vraisemblablement à un défaut dans la fonte de la matière explosive, doit trouver son remède dans un détonateur à relais.

Fusées et obus se sont, en général, bien comportés. Nous avons vu cependant mettre au rebut un nombre appréciable d'obus de 155 pour matages de ceinture causés par des manutentions expédiées sans le soin désirable. Le vérificateur de ces détails d'alimentation de la pièce sera naturellement l'officier artificier de la batterie, dont il a été question au chapitre I<sup>er</sup>; cet officier, sous la direction générale du Commandant de groupe qui coordonnera pour les trois batteries de son unité, s'occupera également du lotissement et de la protection des munitions dans les parcs. Faute d'une conservation suffisante beaucoup de fusées fusantes se sont montrées irrégulières. La fusée percutante I. A., pour la même raison, a présenté de nombreux ratés. Or la rapidité du tir devient un leurre si les munitions n'agissent pas en tant qu'explosifs.

L'armée britannique semble avoir résolu très simplement le problème de la traction du matériel lourd sur tous les terrains. La roue est dotée d'une jante de roulement étroite pour terrains durs et d'une jante d'appui large pour sol mou. La construction et l'emploi de ce système paraît plus pratique que la solution française dite « Singoli » à articulations compliquées.

Ce que nous avons dit plus haut au sujet de la protection personnelle de la batterie ou du groupe par ses propres moyens (organisation d'une section de mitrailleurs<sup>1)</sup>) nécessite la

<sup>1</sup> Bien entendu, en temps normal, le personnel de cette section de mitrailleurs participe au service général des pièces. Il en est éventuellement détaché si l'ennemi surprend la batterie et rend, par sa proximité et sa mobilité, le tir des pièces inefficace.

dotation de la batterie en matériel correspondant. Il existe déjà une mitrailleuse de batterie. Cette arme est destinée à jouer le rôle de D. C. A. de batterie. En effet, dans la dernière partie de la guerre principalement, les unités d'artillerie ont été attaquées par des avions volant bas et qui leur ont causé par tir ou bombardement direct des pertes sensibles. La mitrailleuse est, dans ce cas, le seul engin qui permette une riposte suffisamment rapide et efficace. Seulement il faut admettre que la mitrailleuse est un organe double qui ne peut être utilement employé que par série de deux au moins. Sinon c'est se résigner (et on ne voit pas pourquoi) à des accidents de tir (enrayages, échauffement, etc.) si fréquents que toute protection devient illusoire. La mitrailleuse de batterie est également prévue pour organiser la position en centre de résistance en cas de repli inopiné de l'infanterie. Pour les mêmes raisons que ci-dessus *une* mitrailleuse n'est qu'un jouet pour figurer dans le décor. A la guerre, nos troupes sont toujours prêtes à réaliser des miracles, mais il faut leur donner l'outillage sans lequel les bonnes volontés humaines sont impuissantes devant les redoutables lois de la matière. Aucune raison sérieuse ne s'oppose à doter la batterie d'une section complète de mitrailleuses appelée à rendre au combat les plus grands services dans la sûreté rapprochée sur terre et dans l'air et qui remplacera avantageusement les lourdes unités d'infanterie que nous avons tous vu errer dans le sillage de l'artillerie.

Dans le même ordre d'idées, on peut dire que les moyens actuels de reconnaissance ne sont plus au point en ce qui concerne les groupes et principalement le groupe lourd hippomobile. Il faut toujours en revenir aux caractéristiques modernes d'emploi de l'artillerie : *action soudaine, rapide et en masse*. Les reconnaissances de groupe à cheval ont fait leur temps sauf, peut-être, dans quelques cas particuliers qui sont l'exception de la règle. Les champs d'opération ont élargi leur envergure de manière à dépasser les moyens trop limités de l'animal. Souvent nous avons vu des commandants de groupe venir quêter au Q. G. de la division ou de l'A. D. la voiture automobile nécessaire pour remplir dans de bon-

nes conditions leur mission de reconnaissance. C'est une perte de temps (et le temps à la guerre ne doit pas se gaspiller, car bien ou mal employé, il se répercute sur des générations) qu'il faut leur éviter. Il serait donc à désirer que chaque commandant de groupe (au moins de groupe lourd à la profonde zone d'action) eût à sa disposition une auto de tourisme aménagée en voiture de reconnaissance. En période de stabilisation (qui est un pis aller dans la conduite des opérations), cette auto serait en dépôt à la S. M. A.

Une autre amélioration, réalisable à peu de frais, serait de doter le commandant de batterie d'un poste de commandement. En période de stabilisation, il est toujours possible de le créer de fortune : le temps et les matériaux sont là. Mais, en mouvement, la question est autrement complexe. La batterie est une usine où se distribue la puissance destructive. Cette usine n'est pas un groupement que le chef peut tenir à sa voix, à son geste, dans son coup d'œil. L'observatoire, la position de tir, les dépôts, les parcs, le groupe, les batteries voisines s'éparpilleront largement. Il faut pourtant que le feu soit *puissant, soudain, rapide, concentré*. Les à-coups, dans ce mécanisme instantané et précis, sont des maladresses qui coûtent cher non seulement à l'artillerie, mais à tous. Pourquoi le train de combat ne posséderait-il pas une voiture téléphonique de batterie à caisse basse et blindée, à roues amovibles ? Ce serait le blockhaus du chef comme sur un navire de guerre qui, lui aussi, n'est autre chose qu'une vaste machine à faire feu.

On peut rattacher au matériel l'organisation du camouflage. L'invisibilité est la loi moderne du champ de bataille ; elle est rigoureusement absolue et impérieuse et nul n'y échappe, l'artillerie moins que tout autre. Celle-ci, en effet, est particulièrement accrochée au sol, un peu comme une sangsue ; les glissements latéraux ou en profondeur lui sont, on le conçoit, extrêmement compliqués. Le tenterait-elle qu'elle aurait toutes les chances de se mouvoir trop tard. Et trop tard, à la guerre, comme trop tôt d'ailleurs, c'est l'anéantissement et la mort.

Mais on ne camoufle pas au hasard. Il n'est meilleure enseigne pour attirer l'attention de l'ennemi sur ce qu'on cherche précisément à lui cacher, qu'un camouflage maladroit. C'est là toute une science qui sort des cadres de cette étude et ce n'est pas sans raison que le commandement supérieur, qui se méfiait des inexpériences et du fâcheux zèle des néophytes, a décidé que les sections de camouflage seraient des organes d'armée où opèrent les spécialistes. »

En ce qui concerne spécialement l'artillerie, on a reconnu toutefois la nécessité de rapprocher les organismes spéciaux des positions d'artillerie.

Les sections de camouflage détachent donc des antennes aux pâces de génie divisionnaire. Le camouflage ne part pas de l'arrière, émanant d'essais de cabinet ; il est, avant tout, une réalité locale. Sa seule base, unique point de départ, est le terrain, et non pas un terrain conventionnel, mais celui-là même où l'on pose les pieds. On étudie donc en premier lieu la surface du sol autour de soi et surtout en avant. Cet examen décide du mode de camouflage et celui-ci est exécuté en arrière par les spécialistes du 1<sup>er</sup> échelon. Il est arrivé quelquefois que des éclats chauds ont mis le feu à des toiles ou des raffias recouvrant les pièces. La colonne de fumée signalait alors à l'ennemi la justesse du coup. Il importe donc que tous les accessoires du camouflage soient incombustibles.

Nous terminerons ce chapitre du matériel en notant la satisfaction qu'a donnée aux commandants de batterie l'adoption des colonnes légères des groupes dans la constitution des trains de combat, mesure qui a sérieusement allégé leur commandement.

En somme, cette question du matériel est simple comme toute chose de la guerre quand elle est au point. Il s'agit d'obtenir un juste équilibre entre le but clair, précis, vu et su de tous, et les moyens. C'est en quelque sorte l'harmonie maritime entre le tonnage, la voilure et le tirant d'eau. Il faut avoir le sens juste des expériences dures et sanglantes qui viennent de finir et donner à chaque atome sa place et sa valeur exactes. Toute chose du monde a son assise sur une

loi de pure harmonie. C'est de cet esprit-là qu'il faut profondément s'imprégner toutes les fois que l'on parle des problèmes sans cesse renaissants de la guerre. Car la bataille de nos jours, quel qu'en soit le théâtre, n'est, somme toute, qu'une jonglerie formidable des éléments matériels menée par deux esprits dont le plus habile en équilibre écrasera l'autre.

*(A suivre.)*

Capitaine KUNTZ

